

L'espace dans le roman contemporain français : approches linguistiques et littéraires

Colloque international
Dunkerque, 11 – 12 octobre 2018



Livret des résumés

Participants

Bruno BLANCKEMAN

Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle & THALIM-ENS-CNRS-Paris 3 (CNRS UMR 7172)

bruno.blanckeman@sorbonne-nouvelle.fr

Jacques BRÈS

Université Paul Valéry Montpellier 3 & Praxiling (CNRS UMR 5267)

jacques.bres@univ-montp3.fr

Anne COUSSEAU

Université de Lorraine & LIS (EA 7305)

Anne.Cousseau@univ-lorraine.fr

Isabelle DANGY

Université de Saint-Étienne-Jean Monnet & CIEREC (EA 3068)

dangy.isamas@wanadoo.fr

Florence de CHALONGE

Université Charles de Gaulle-Lille 3 & Alithila (EA 1061)

florence.dechalonge@univ-lille3.fr

Manon DELCOUR

Université catholique de Louvain & INCAL – ECR – DIL, Belgique

manon.delcour@usaintlouis.be

Matthieu FREYHEIT

Université de Lorraine & LIS « IMAJE » (EA 7305)

matthieu.freyheit@univ-lorraine.fr

Vincent GELINAS LEMAIRE

Université d'État de Pennsylvanie, USA

vglemaire@psu.edu

Valeria GRAMIGNA

Università degli Studi di Bari Aldo Moro & Groupe de Recherche sur l'Extrême Contemporain (GREC), Italie

valeria.gramigna@uniba.it

Catherine HAMAN

Université du Littoral Côte d'Opale & UR H.L.L.I (EA 4030)

catherine.haman@univ-littoral.fr

Pierre HYPPOLITE

Université Paris X Nanterre & CSLF (EA 1586)

pierre.hyppolite@u-paris10.fr

Émilie IEVEN

Université Saint-Louis – Bruxelles & Centre Prospéro – Langage, image et connaissance, ARC « Temporalité, imagination, utopie », Belgique

Emilie.Ieven@usaintlouis.be

Georges KLEIBER

Université de Strasbourg & Institut d'Études Avancées & LILPA/*Scolia*

kleiber@unistra.fr

Anetta KOPECKA

Université Lumière Lyon 2 & Laboratoire Dynamique du Langage (CNRS UMR 5596)

Anetta.Kopecka@univ-lyon2.fr

Chiara ROLLA

Université de Gênes & ARGEC *Atelier de recherche génois sur les écritures contemporaines*

Chiara.Rolla@unige.it

Dorota SIKORA

Université du Littoral Côte d'Opale & UR H.L.L.I (EA 4030)

Dorota.Sikora@univ-littoral.fr

Laura Eugenia TUDORAS

Universidad Nacional de Educación a Distancia (UNED), Madrid, Espagne

ltudoras@flog.uned.es

Harri VEIVO
Université de Caen & ERLIS (EA 4254)
harri.veivo@unicaen.fr

Carl VETTERS
Université du Littoral Côte d'Opale & UR H.L.L.I (EA 4030)
Carl.Vetters@univ-littoral.fr

Espace d'espèce

Bruno BLANCKEMAN

Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle & THALIM-ENS-CNRS-Paris 3, UMR 7172

bruno.blanckeman@sorbonne-nouvelle.fr

Mon intervention se propose de décliner trois approches de l'espace considéré successivement comme lieu d'habitat (nouvelles topographies urbaines), lieu de résonance (histoire, mémoire), lieu d'envers (terres de marges), donnant à saisir à travers un corpus récent les déplacements de l'espace littéraire lui-même entre témoignage, fiction narrative, exofiction.

De ce que la langue construit à partir des verbes de déplacement *aller* et *venir* : mouvement spatial, mouvement abstrait, auxiliarisation temporelle, modale, narrative

Jacques BRÈS

Université Paul Valéry Montpellier 3 & Praxiling, UMR 5267

jacques.bres@univ-montp3.fr

Notre communication, très linguistique (!) même si elle prendra des exemples dans la littérature romanesque contemporaine, a pour objet les verbes de déplacement *aller* et *venir* et certaines des constructions qu'ils ont permises au fil des siècles. Nous montrerons que l'espace, et plus précisément le déplacement dans l'espace, est un creuset pour développer d'autres relations : temporelle, modale, narrative.

Nous partirons du sens des verbes de déplacement *aller* et *venir* qui structure tant leur sémantisme commun – le déplacement vers une destination – que leur différence : l'orientation déictique (*venir* : *je viens à Dunkerque*) / non déictique (*aller* : *je vais à Dunkerque*) du déplacement. Nous analyserons dans un second temps comment on passe du mouvement concret au mouvement abstrait (Langa-cker 1986), qui sert notamment à construire les descriptions. Nous partirons d'une page des *Âmes fortes* où J. Giono joue à décrire la route qui conduit au village de Châtillon :

1. il y a une route qui **vient** de la Drôme. Elle **vient** ! Elle en fait des manières pour **venir** ! (J. Giono, *Les Âmes fortes*, 1953)

Dans un troisième temps nous étudierons la *grammaticalisation* de ces verbes en auxiliaires dans trois constructions : temporelle d'ultériorité (2) et d'antériorité proximales (3) ; extraordinaire (4, 5, 6) ; narrative (7, 8) :

2. Thérèse **va** aller chercher du travail. Elle **va** se proposer pour faire des ménages, même des lessives. (J. Giono, *Les âmes fortes*, 1953)
3. La ferme était bien délabrée...(…) Le vieux qui la tenait en dernier il **venait** de mourir deux mois plus tôt et personne dans toute la famille n'avait voulu le remplacer... (L. – F. Céline, *Mort à crédit*, 1936)
4. J'avais trente ou quarante francs de côté que je m'étais mis à gauche pendant au moins plus d'un an. Sais-tu ce que je **vais** m'imaginer de faire ? Et juste ce jour-là ? (J. Giono, *Les âmes fortes*, 1953)
5. (Une jeune femme, secrétaire de direction dans une usine en grève, répond à sa mère qui la soupçonne d'entretenir des relations intimes avec le directeur) :
— L'usine est occupée, ça va être la bagarre, les licenciements et tu t'imagines que j'**irais** m'envoyer en l'air avec le patron ? Mais tu es bonne à enfermer de penser des choses pareilles ! (Mordillat, *Les Vivants et les morts*, ??)

6. —M’habiller ?

— Oui. C’est pas prudent d’entrer nue comme ça chez trois vieux gars. Il vous arriverait des choses et après vous **viendriez** dire qu’on s’est conduits comme des goujats. Pourtant ce serait pas notre faute, mais la vôtre ! Elle éclata de rire, reconnaissant la voix et le style. (Vincenot H., *Le Pape des escargots*, 1972)

7. Sur ces propos, feirent leur accord, et, en regardant le lieu le plus propre pour faire ceste belle oeuvre, elle *vat* dire qu’elle n’en sçavoit point de meilleure ne plus loing de tout soupson, que une petite maison qui estoit dedans le parc, où il y avoit chambre et lict tout à propos. Le gentil homme, qui n’eust trouvé nul lieu mauvais, se contenta de cestuy-là. (M. de Navarre, *L’Heptaméron*, 1550)

8. Teddy Pendergrass est remarqué par Harold Melvin, leader du quintette vocal The Blue Notes. Il rejoint alors la formation, qui *va* enchaîner une succession de tubes. En 1976, Teddy Pendergrass décide de mener une carrière solo et quitte les Blue Notes. Il *va* régulièrement occuper les premières places des meilleures ventes de disques aux USA. (Le Monde, *Obituaire de T. Pendergrass*, 27.1. 2010)

On posera la question – à laquelle pour l’heure nous n’avons pas de réponse – de savoir pourquoi les romanciers contemporains (pas plus d’ailleurs que les narrateurs en récit oral conversationnel) n’usent pas (du moins à notre connaissance (limitée) qui ne demandera qu’à être complétée !) de la construction narrative *va + inf.*, illustrée en (7) et (8), que l’on trouve dans différents genres narratifs journalistiques (obituaires, récits de vie, récits d’expérience scientifique notamment), écrits comme oraux, en concurrence avec les temps narratifs que sont le passé simple, le passé composé et le présent.

Reconquérir l'espace au XXI^e siècle : les romans de la « délocalisation »

Anne COUSSEAU
Université de Lorraine & LIS, EA 7305
Anne.Cousseau@univ-lorraine.fr

Parmi les marqueurs les plus identifiants du monde contemporain, on pourrait évoquer la mondialisation et le « village planétaire » de M. McLuhan, l'emprise croissante des Nouvelles Technologies d'Information et de Communication, l'omniprésence dans notre environnement de cet espace dématérialisé que constitue le web, les questions migratoires, . . . , autant d'éléments qui modifient en profondeur la construction de notre rapport au monde, au paysage comme au territoire, à la distance comme au point, à la vitesse comme à la lenteur. Le sujet contemporain se construit ainsi dans une forme d'atopie et de délocalisation permanente, partout et nulle part en même temps, relié à tout mais désorienté. À la manière d'un sismographe, le roman contemporain enregistre ces éléments, et un certain nombre de récits récents proposent des représentations de l'espace structurées par un imaginaire du flux et du circulatoire, de la connexion et du réseau. Une nouvelle poétique romanesque se dessine, fondée sur des constructions narratives qui privilégient le mouvement et le glissement, les enchaînements asyndétiques et cumulatifs, inventant de nouveaux assemblages ou « voisinages » (M. Serres, *Petite Poucette*, 2012), un nouvel espace littéraire donc. Dans le même temps s'exprime dans plusieurs de ces romans la nostalgie d'un rapport fondateur à l'espace physique, au point d'ancrage plutôt qu'au lien, qui se manifeste par une forme de mémoire narrative des codes du récit épique et du voyage initiatique, comme un désir de reconquête de l'espace. Ces points d'analyse seront plus particulièrement examinés à partir des romans suivants : Luc Lang, *11 septembre mon amour* (2003), Maylis de Kerangal, *Naissance d'un pont* (2010), François Taillandier, *Time to turn* (2010), Laurent Mauvignier, *Autour du monde* (2014), Aurélien Bellanger, *L'Aménagement du territoire* (2014), Pierre Ducrozet, *L'Invention des corps* (2017), Jérôme Game, *Salle d'embarquement* (2017).

L'espace japonais dans le roman français contemporain

Isabelle DANGY

Université de Saint-Étienne-Jean Monnet & CIEREC, EA 3068

dangy.isamas@wanadoo.fr

Différence, éloignement, altérité : les essais consacrés en France à la conception japonaise de l'espace (espace naturel, espace urbain, espace domestique) insistent sur les traits qui opposent sur ce plan le Japon traditionnel comme le Japon contemporain à l'aire culturelle européenne. Les travaux d'Augustin Berque et, plus récemment, de Philippe Bonnin analysent les causes historiques et décrivent certains aspects particuliers, notamment architecturaux, de ce rapport différent à l'espace. D'autre part la littérature française contemporaine offre une place privilégiée au Japon : celui de Tokyo et des grandes métropoles, mais aussi le Japon plus retiré des petites villes, des bourgades montagnardes, de Hokkaïdo. Cette présence se manifeste par des récits de voyage ou de séjours, des essais, mais aussi par un certain nombre d'œuvres romanesques situées au Japon partiellement ou totalement : tantôt l'action y est directement ancrée, tantôt les personnages y effectuent un passage plus ou moins long, marqué par toute une gamme de dépaysements plus ou moins vifs (ou éventuellement de déceptions). Cet intérêt a incité certains chercheurs (travaux de Fabien Arribert-Narce) à évoquer à propos de la littérature contemporaine une forme de « néo-japonisme ». Notre projet serait de croiser ces deux approches en étudiant au travers de quelques exemples la manière dont les personnages occidentaux perçoivent les formes matérielles de l'espace japonais (aéroports, hôtels, immeubles, jardins, rues, centres commerciaux...), et en interrogeant l'effet créé en eux par cette plongée dans un univers autre, plongée qui comporte inévitablement la rencontre et le dépassement (ou non) de certains clichés relatifs à la culture japonaise. Le corpus pourrait inclure des romans de Hubert Haddad, Michaël Ferrier, Jean-Philippe Toussaint, Christian Garcin, Eric Faye, etc. Cette analyse accorderait notamment une place à ce que l'on pourrait appeler l'« espace sismique », déterminé par la vulnérabilité particulière du Japon face aux catastrophes naturelles.

Le regard, une vue de l'esprit : *Marie Madeleine Marguerite de Montalte* de Jean-Philippe Toussaint

Florence de CHALONGE
Université Charles de Gaulle-Lille 3 & Alithila EA 1061
florence.dechalonge@univ-lille3.fr

Roman de la vie amoureuse séparée, *Marie Madeleine Marguerite de Montalte* de Jean-Philippe Toussaint (2002-2013) est un lieu d'expérimentations privilégiées du proche et du lointain, y compris et surtout dans leur expression spatiale : « Créer, dans un livre, non seulement du temps, mais de l'espace, voilà l'enjeu de la littérature », affirme l'auteur. Très présent dans le cycle de Marie, le topos du regard à la fenêtre (en ses multiples variantes) n'y est pas seulement l'instrument et le lieu d'une observation directe, à distance et à couvert, du monde alentour, mais il devient le moyen et l'expression du « sentiment d'écartèlement » qui vit le narrateur, avec et sans Marie. La division spatiale induite par la fenêtre se complique, comme en rêve, d'une superposition entre l'« ici physiquement » du personnage et le « là-bas en pensées, dans le souvenir ou la réactivation du passé » (Toussaint). Ce réglage de l'espace, et du temps, par la fenêtre sera étudié dans son expression linguistique (et plus précisément dans la première partie de *Nue* entièrement enchâssée par le dispositif) mais également pour l'imaginaire romanesque qu'il induit.

Œil cartographique et arpentage dans l'œuvre de Jean Echenoz

Manon DELCOUR

Université catholique de Louvain & INCAL – ECR – DIL, Belgique
manon.delcour@usaintlouis.be

L'attrait qu'exercent la géographie et la cartographie sur l'esthétique de Jean Echenoz transparaît dans le choix même de plusieurs titres de ses romans et nouvelles, de thèmes et de motifs. Cette prégnance de la thématique géographique, relevée par l'auteur lui-même, la presse et la critique, s'inscrit pleinement dans le changement de paradigme annoncé par le concept d'hétérotopie de Michel Foucault et communément désigné sous le nom de *spatial turn*. Un parallèle entre la cartographie et les romans d'Echenoz touche à la récurrence et à la portée esthétique des passages descriptifs dans cette œuvre. Description et carte sont en effet intimement liées : en Europe, pendant le Moyen Âge et la Renaissance, les cartes étaient aussi désignées par les termes *imago* ou *descriptio*. Louis Marin assimile quant à lui la description à « une projection paradigmatique dont le prototype est la carte. »¹ Nous nous intéresserons dès lors aux traits que partage cette description littéraire avec la carte qui, si elle comporte des mentions écrites comme, notamment, les légendes et le titre, est avant tout un dispositif visuel.

En effet, les planisphères sont, à des titres divers, organisés par un regard surplombant et panoramique, que l'on peut retrouver dans certains procédés formels employés par Echenoz dans ses descriptions. Le point de vue commandant la carte y apparaît d'abord de manière thématique, sous la forme de caméras de surveillance placées en hauteur, d'avions, ou encore de satellites, comme dans *Nous trois*, qui permettraient un recensement minutieux, presque exhaustif, de la réalité diégétique, participant d'une « logique de l'accumulation »² proche de celle des atlas. Ce point de vue surplombant, cet œil cartographique, est aussi celui qu'adoptent régulièrement les personnages, parfois le narrateur, sur leur environnement, et semble donc régir – tout du moins en partie ou en apparence – la focalisation qui préside à bon nombre de descriptions.

Un autre trait apparaissant dans plusieurs textes d'Echenoz (notamment *Un an*, *Au piano*, *Jérôme Lindon*, *Les Grandes blondes*, *Caprice de la reine*) est la figure du promeneur. Celle-ci paraît participer d'une logique cartographique en ce que les flâneurs d'Echenoz – personnages ou narrateurs – ont pour habitude d'inventorier le réel qui les environne, en particulier le cadre urbain, et mènent dès lors un projet descriptif que l'on pourrait comparer à un arpentage.

1. Marin Louis, *De la représentation*, Paris, Gallimard, 1994 (Hautes études), p. 209.

2. Jacob Christian, *L'empire des cartes : approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992 (Bibliothèque Albin Michel), pp. 98-106.

À l'aide des travaux de Svetlana Alpers et de Christine Buci-Glucksmann consacrés à l'œil cartographique dans les arts, en particulier dans les représentations picturales, nous entendons mettre en perspective les procédés géographiques et cartographiques employés par Echenoz (mise à plat, géométrisation, idéal de totalisation, réduction d'échelle, œil omniscient, etc.) Nous étudierons en particulier la figure de l'arpenteur et sa pratique de l'inventaire. Notre projet est de montrer que ces divers procédés rendent le projet descriptif d'Echenoz « quasi irréel de réalisme »³. Cette esthétique nous semble de plus croiser une question contemporaine : comment évoquer un espace contemporain qui serait aujourd'hui intégralement connu, « strié », dans lequel expéditions, colonisation, progrès techniques des transports et des communications ont cartographié le monde et profondément bouleversé les catégories du *proche* et du *lointain* ?

Bibliographie indicative :

- Alpers Svetlana, *L'art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1990.
Buci-Glucksmann Christine, *L'œil cartographique de l'art*, Paris, Galilée, 1996 (Débats Galilée).
Jacob Christian, *L'empire des cartes : approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992 (Bibliothèque Albin Michel).
Jérusalem Christine, *Jean Echenoz : géographies du vide*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005 (Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'expression contemporaine 118).
Marin Louis, *De la représentation*, Paris, Gallimard, 1994 (Hautes études).

3. Buci-Glucksmann Christine, *L'œil cartographique de l'art*, Paris, Galilée, 1996 (Débats Galilée), p. 16.

Grands espaces et hautes technologies. Errance et nomadisme chez Nicolas Dickner et Pierre Ducrozet

Matthieu FREYHEIT

Université de Lorraine & LIS « IMAJE », EA 7305

matthieu.freyheit@univ-lorraine.fr

Dans son opposition aux grands récits et aux formes de légitimité, la période contemporaine formule son désir d'échapper à toute vision immobile, développant à ce titre une sensibilité paradoxale aux géographies déboussolées. Héritière de la dromomanie d'un Rimbaud, de l'exaltation d'un Whitman ou de la révolution des sacs à dos d'un Snyder et d'un Kerouac, l'écriture de l'espace enfile ses « semelles de vent » pour revendiquer un droit au nomadisme, voire un devoir nomade. Kenneth White l'annonçait à la fin des années 1980 : « Depuis quelques années, le mot 'nomade' est dans l'air. D'une manière vague, mais qui ne demande qu'à se préciser, il désigne un mouvement qui s'amorce vers un nouvel espace intellectuel et culturel. » (*L'Esprit nomade*, 1987). Dans son devenir notionnel, le nomadisme rend compte de l'élaboration d'une pensée géographique singulière, mettant au défi les stratégies d'écriture et de restitution d'un monde devenu liquide (Zygmunt Bauman). À ce titre, il n'est pas rare que l'écriture de l'espace rencontre celle des non-lieux du contemporain comme celui du numérique. C'est le cas dans *Nikolski* (2006) et dans *Six degrés de liberté* (2015) de Nicolas Dickner, ou dans *L'Invention des corps* (2017) de Pierre Ducrozet. C'est que la supposée immobilité informatique n'est pas sans accompagner la résolution d'une opposition, « certains attributs du sédentaire [se maintenant] dans l'immobilité du sédentaire » (Anne Bécel, *L'Invention du voyage*, 2016). La présente communication part du postulat que la coprésence du nomadisme et de la culture du hacking dans la littérature contemporaine n'est pas anodine mais participe d'un exercice commun placé sous le prisme de ce que Yves Citton appelle « l'attention esthétique ». Une coprésence dont témoigne, par ailleurs, la rencontre singulière dans ces textes entre l'héritage du wild, des grands espaces et de l'imaginaire technologique contemporain. Ainsi, si pour André Green « le refus d'investir n'est rien d'autre que le refus de vivre », la littérature contemporaine semble au contraire travailler à conjuguer les modalités géographiques et numériques du refus d'investir et du désir de vivre. Car si la condition postmoderne se dit dans une « recherche des instabilités » (Lyotard, *La Condition postmoderne*, 1979), « être inquiet ou en déséquilibre [n'est-il pas], en fin de compte, le propre de tout élan vital ? » (Maffesoli, *Du Nomadisme*, 1997).

Proses de combat : Vers une poétique des espaces de lutte

Vincent GELINAS LEMAIRE
Université d'État de Pennsylvanie, USA
vglemaire@psu.edu

Barricades, embuscades et combats rangés sont au cœur de l'imaginaire romanesque français. On tracerait ainsi sans peine une historiographie littéraire filant les luttes armées et les révoltes populaires depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à *L'Art français de la guerre*, en passant par les romans de Stendhal, Hugo, Gracq. Ces champs de bataille, de toutes ampleurs et formes, certains réels et d'autres fictifs, intimes comme internationaux, suggèrent une question de poétique spatiale d'un intérêt tout particulier, car placée à la jonction des codes et des formes de la description et de l'action. Cette conférence visera, dans le contexte des espaces de lutte, à compliquer et à dissoudre l'opposition fondamentale entre l'une et l'autre.

L'étude qui sera à l'origine de cette conférence couvre un large nombre d'œuvres romanesques françaises modernes et contemporaines, ce pourquoi je me focaliserai sur certaines conclusions de portée générale qui permettront de révéler la portée du projet sans surcharger son exposition. Les fondements théoriques essentiels de la conférence incluront l'approche géocritique de Bertrand Westphal (question de négocier les intervalles entre géographies réelles et imaginaires), les modèles anthropologiques de Tuan, Certeau et Augé (pour souligner la strate anthropologique de l'étude), ainsi que la scénographie romanesque d'Isabelle Daunais (d'abord flaubertienne, mais propre à l'analyse de toute scène de combat ou mouvement de foule). Cette présentation se placera également dans le sillage de mon dernier ouvrage, dédié à l'esquisse d'une typologie générale de la poétique spatiale dans le récit. Ce nouveau projet étant attaché à une perspective thématique spécifique, il représentera une mise à l'épreuve concrète du modèle.

Ceci étant dit, l'appropriation intime des textes littéraires représentant le socle de mon approche, ma présentation sera structurée autour d'extraits de deux œuvres romanesques de Jean Rolin : *Le ravissement de Britney Spears* et *Les événements*. Toutes deux mettent en scène de multiples situations tactiques et stratégiques, qu'il s'agisse de sauvegarder une starlette à Los Angeles ou de traverser la France en guerre. On y retrouve, au cœur même du récit, une appropriation attentive et ingénieuse des géographies urbaines et rurales. Cet échantillon permettra, d'ailleurs, d'exposer certains des jeux propres à la représentation des luttes armées dans la zone de tremblement entre réel et fiction.

Dans la fiction, au plus près du réel : l'écriture vivante de Maylis de Kerangal

Valeria GRAMIGNA

Università degli Studi di Bari Aldo Moro & Groupe de Recherche sur l'Extrême Contemporain (GREC), Italie

valeria.gramigna@uniba.it

Au sein du roman actuel, devenu « *protéiforme, polymorphe, transformiste, omnivore* », tel que Maylis de Kerangal le remarquait dans son intervention pour le collectif *Devenirs du roman* (Inculte, 2007), tout en plongeant au cœur de la condition humaine, son écriture se fait lieu de l'observation et de la discussion autour de l'acte d'écrire, ainsi qu'un outil de réflexion sur quelques traits de la prose de nos jours. Depuis *Corniche Kennedy* (2008) l'horizon littéraire de M.d.K. s'est s'élargi en nous donnant à lire l'aventure à la fois intime et collective d'une véritable épopée humaine avec une écriture en prise directe avec le réel. Mais, comment le réel entre-t-il dans la fiction de M.d.K. ? Quel est l'enjeu de la fiction et qu'engendret-elle dans cette quête du réel ? Ne serait-ce moins une question de restitution du réel que de « captation » de la vie à travers l' « expérience » de l'écriture, dans la perspective d'un nouvel humanisme ? Cherchant à cerner les impasses subjectives de la société actuelle, tout en extrayant de nouvelles formes de construction de soi et de l'autre, l'écriture de M.d.K. semble réunir en un seul mouvement réel et fiction pour dire le monde. Le réel qui émerge de ses textes est un réel « créé », travaillé, un réel fictif d'après un matériau documentaire, qui traverse le présent avec un regard lucide sur la complexité des rapports humains. Saisies dans l'énergie du mouvement, soit pour construire un pont (*Naissance d'un pont*, 2010) que pour explorer les possibilités narratives de la machine en mouvement (*Tangente vers l'est*, 2012), soit pour transplanter un cœur (*Réparer les vivants*, 2014) que pour raconter l'émergence d'une catastrophe (*À ce stade de la nuit*, 2014) ou pour affoler les palais des clients lors d'un service du soir bondé (*Un chemin de tables*, 2016), les subjectivités des personnages affichent des tensions qui, du plaisir à la souffrance, s'expérimentent souvent dans la chair, et finissent par la dépasser, se confrontant à la matière et cherchant à la transformer ou à capter l'élan vital qu'elle dégage. Nourrie par une information minutieuse du réel, sa prose s'avère juste, précise et vivante, à la frontière de l'écriture documentaire et de la fiction pour observer, traverser et mettre en récit notre monde et ses zones d'ombre, sa sensualité et son aspérité, ses contrastes et ses nécessités.

Les lieux du crime : sur Tanguy Viel

Catherine HAMAN

Université du Littoral Côte d'Opale & UR HLLI (EA 4030)

Catherine.Haman@univ-littoral.fr

Le fameux *retour du récit* observé dès 1980, retour à des formes romanesques plus traditionnelles, amène à se reposer la question de l'espace et de son traitement. A quel point redevient-il réaliste dans sa facture, dans quelle mesure la description retrouve-t-elle ses lettres de noblesse, son ampleur et ses fonctions antérieures ? Cette communication interrogera à ce propos l'œuvre de Tanguy Viel, et ce selon trois perspectives : la configuration d'ensemble de l'espace tout d'abord, très ressemblante d'un roman à l'autre : comment l'interpréter ? Que dire aussi du parti pris du confinement, typique de son univers ? Nous analyserons ensuite la façon propre à cet écrivain de donner systématiquement au cadre des allures de scène de crime, un cadre toujours essentiellement au service de la trame policière. Nous mettrons notamment l'accent sur le paradigme indiciaire qui vient jalonner les divers lieux des différents romans. Nous travaillerons enfin à l'inscription de l'œuvre dans l'espace littéraire, un certain nombre d'indices venant également parsemer la narration et souligner les emprunts, les références. L'œuvre revisite un certain nombre de *lieux communs* qu'elle s'approprie et redéfinit. Nous interrogerons dans cette perspective la notion d'écran chez Viel, écran cinématographique inspirant mais aussi toile de fond nécessaire à l'émergence d'une nouvelle configuration fictionnelle.

Pratiques spatiales et re-productions littéraires

Pierre HYPOLITE

Université Paris X Nanterre &CSLF (EA 1586)

pierre.hypolite@u-paris10.fr

Quelles sont les pratiques spatiales des écrivains à partir des années 80 ? Quelles représentations en donnent-ils ? Dans quelle mesure les dispositifs narratifs du roman et du récit contemporains offrent-ils un autre accès à l'expérience de l'espace ? Il s'agira de s'intéresser, à partir des récits de Jean Rolin, d'Olivier Rolin, de Philippe Vasset..., aux lieux traversés, décrits, narrés, aux relations qui s'établissent entre le récit, le réel et la fiction. Dans quelle mesure cette nouvelle « littérature de l'espace » offre-t-elle une autre approche de l'expérience individuelle d'un lieu perçu, vécu comme proche et lointain, prosaïque et poétique ? Le parcours de ces espaces topographiques, généralement circonscrits, est aussi un déplacement dans le temps. Comment s'opère l'articulation de cette double expérience spatiale et temporelle ? Comment l'écriture rend-elle compte de cette « simultanéité » ? Quels sont les liens entre l'expérience du réel et les médiations cartographiques, archivistiques, iconographiques... que le récit convoque ? Dans quelle mesure permettent-elles de placer la figure de l'écrivain-reporter au cœur du récit, d'offrir l'accès à d'autres subjectivités, d'ouvrir le récit factuel sur l'espace imaginaire de la fiction, de transgresser les partages entre les différents modes de littéarité ? On verra ainsi se dessiner les lignes de force d'une littérature qui ne cherche pas tant à représenter l'espace qu'à le re-produire, témoignant ainsi de la volonté critique de re-prendre la main sur le réel et de revendiquer le caractère holistique d'une telle poétique.

Potentiel utopique, force critique : questionner l'espace dans l'œuvre de Jean Echenoz

Émilie IEVEN

Université Saint-Louis – Bruxelles & Centre Prospéro – Langage, image et connaissance, ARC
« Temporalité, imagination, utopie », Belgique

Emilie.Ieven@usaintlouis.be

Au vu de la production romanesque de ces vingt-cinq dernières années, force est de constater que l'inscription des individus dans un lieu, la possibilité d'habiter le monde, les manières de se rapporter à l'espace sont autant de problématiques spatiales qui reviennent inlassablement sous la plume des romanciers. Dans le cadre d'une réflexion qui questionne les différentes façons d'être-à-l'espace des sujets et qui s'interroge plus particulièrement sur les rapports que ceux-ci nouent avec le proche et lointain, je voudrais ici proposer de recourir à un concept qui, bien qu'il semble à-priori absent de la majorité des romans contemporains, me semble fécond pour interroger à nouveaux frais les catégories spatiales de l'ici et de l'ailleurs : l'utopie.

Pourquoi recourir ici à l'utopie ? Parce que celle-ci, depuis ses origines classiques – c'est-à-dire les premiers écrits de Thomas More, Francis Bacon, Tommaso Campanella – s'institue dans une écriture de l'espace tout à fait paradoxale. L'utopie est u-topie, non-lieu, espace singulier niant son inscription dans l'espace tout en affirmant *ne pas* être sans rapport avec lui. L'utopie naît de ce paradoxe spatial faisant jouer les catégories de l'espace, le « là » et le « pas là », le « lieu » et le « non-lieu », l'inscription dans le monde et l'insularité radicale de l'île. Si ce paradoxe est à la fois le fondement de l'utopie et sa logique constituante, il est aussi et surtout ce qui donne à l'utopie sa force critique, sa capacité à interroger les binarités spatiales qui structurent le monde : l'ici et l'ailleurs, le quotidien et l'extraordinaire, l'intérieur et l'extérieur, etc. C'est précisément cette force critique propre à l'utopie qui me semble subsister dans la littérature contemporaine. L'utopie n'est plus l'écriture d'une société idéale ou d'un projet universel à accomplir, elle est une puissance de remise en question, un potentiel critique – à la fois subversif et inventif – qui marque de nombreuses œuvres contemporaines.

Cette communication cherchera à montrer la présence d'un potentiel u-topique au sein de la littérature contemporaine et, plus précisément, au sein de l'œuvre de Jean Echenoz. Cette dernière, parce qu'elle fait la part belle à la spatialité – la mobilité des personnages qui ne cessent de se déplacer d'un lieu à l'autre en témoigne – se révèle plus que pertinente pour une telle analyse. Au travers de l'étude particulière des textes *L'Occupation des sols* et *Cherokee*, je tenterai de démontrer que les mouvements du personnage sont dotés d'un potentiel utopique qui réinterroge les notions de proximité/éloignement et, ce faisant, travaille et

creuse la notion de quotidien. Ainsi, par le biais de ce court texte et des réflexions qu'il suscite sur l'espace, se révélerait progressivement l'idée « d'une utopie au quotidien et d'un quotidien imprégné d'utopie »⁴.

4. Ost Isabelle, « Le quotidien utopique ou l'utopie au quotidien : le nœud borroméen de la littérature », in Avez Peggy, Carré Louis et Laoureux Sébastien (éd.), *Utopie et quotidien : autour de Pierre Macherey*, Bruxelles, Presses de l'université Saint-Louis – Bruxelles, 2016, p. 78.

De l'espace en général et... un peu en particulier

Georges KLEIBER

Université de Strasbourg & Institut d'Études Avancées & LILPA/*Scolia*

kleiber@unistra.fr

Notre porte d'entrée dans le domaine de l'espace sera délibérément linguistique. Le « en général » du titre indique clairement à quel niveau nous nous placerons. Ce ne sont pas les termes et expressions d'aval, noms de niveau basique ou superordonné et verbes et prépositions exprimant ou impliquant l'espace, qui nous retiendront. Ils ont donné lieu à de nombreuses études riches et bien documentées qui, sans atteindre la taille gigantesque des travaux sur le temps, ont contribué à rendre familière la linguistique du domaine spatial. En montant d'un cran, on ne s'arrêtera pas non plus aux *noms généraux d'espace* comme *lieu, endroit, place, etc.*, analysés de près par Huyghe dans son « enquête linguistique sur la notion de lieu » (Huyghe, 2009). Notre objet d'étude sera le nom espace lui-même. Nous nous proposons en effet d'entrer dans la sémantique du nom espace.

Deux raisons motivent notre choix. La première est que ce nom n'a guère été l'objet d'une attention « linguistique » particulière. Il a certes été abordé par Huyghe (2009), mais uniquement de façon collatérale, essentiellement en contrepoint au trio *lieu, place, endroit*, sur lequel porte l'essentiel de l'analyse effectuée. Il nous a donc semblé utile d'essayer de combler cette lacune en prenant littéralement l'*espace* au ... « mot ».

La seconde raison tient au profit que l'on retire de l'analyse de ces noms que nous avons appelés « sommitaux » ou « topiques » (Kleiber, 2010) dont *espace* fait partie. Leur « sommitalité » met en saillance, d'une manière ou d'une autre, les principales dimensions ontologiques qui structurent le lexique. Nous avons fait un galop d'essai avec *espace* en 2010. Ce colloque sur l'espace de Dunkerque nous donne l'occasion de reprendre et de continuer notre chevauchée.

Elle se déroulera en trois parties d'inégale grandeur. La première exposera les difficultés que suscite la généralité d'un nom comme *espace* et servira par là même de propédeutique aux deux autres saisies toutes deux dans la problématique de l'opposition *noms concrets / noms abstraits*. La deuxième sera consacrée à l'examen, *via* des contraintes distributionnelles (**dans de l'espace / dans un espace* —> **dedans*), du statut immatériel du nom *espace*. Dans la troisième, nous nous attacherons à résoudre, sur le plan de l'opposition accessible aux sens / non accessible aux sens, le paradoxe « visuel » que pose le nom *espace* : comment peut-on voir un / de l'espace, alors qu'on ne voit rien ?

Références :

Huyghe, R., 2009, *Les noms généraux d'espace en français. Enquête linguistique sur la notion de lieu*, Bruxelles, De Boeck & Duculot.

Kleiber, G., 2010, « Remarques sur la sémantique du Nom *espace* », *Scolia*, 24, 9-21.

L'expression du déplacement en français : les effets d'un changement typologique

Anetta KOPECKA

Université Lumière Lyon 2 & Laboratoire Dynamique du Langage (CNRS UMR 5596)

Anetta.Kopecka@univ-lyon2.fr

L'expression du déplacement a fait l'objet de nombreuses études au cours de ces vingt dernières années, et ce aussi bien sur des langues individuelles (ex. Stosic 2001, Hickmann & Robert, 2006, Aurnague 2011, Narasimhan 2003) que dans une approche comparative plus large (ex. Strömquist & Verhoeven 2004, Slobin 2004, 2005, Filipović 2007). Influencées par la typologie des événements spatiaux proposée par Talmy (1985, 1991) qui divise les langues en deux types, *langues à satellites* décrivant la trajectoire du déplacement dans un morphème verbal (une particule ou un préfixe ; p.ex. *walk in, walk out*) et *langues à cadre verbal* décrivant la trajectoire dans le verbe (p.ex. *entrer, sortir*), ces études ont permis de mettre en lumière à la fois les différences et les similarités entre différentes langues dans ce domaine d'expression. Plus récemment, des études ont également mis en évidence la dynamique interne de langues individuelles et la diversité de constructions qu'elles peuvent mettre en œuvre pour décrire le déplacement (ex. Iacobini & Masini 2006, Kopecka 2006, 2009).

Le français offre un cas intéressant pour étudier la diversité des constructions disponibles pour décrire le déplacement et la complexité du système pour des raisons diachroniques. L'ancien français avait plusieurs micro-systèmes pour décrire la trajectoire du déplacement comprenant les verbes, les préfixes et les particules verbaux, les adverbes et les prépositions. Parmi ces éléments, les satellites verbaux (préfixes et particules) étaient parmi les outils utilisés le plus fréquemment pour décrire la trajectoire et ses différentes parties (initiale, médiane et finale), (Kopecka 2013). Toutefois, comme dans d'autres langues romanes, en français aussi, la productivité de ces morphèmes verbaux s'est affaiblie au cours des siècles (Dufresne et al. 2003, Iacobini 2015) en amenant à une réorganisation du système.

En se basant sur les exemples extraits du corpus Frantext et les textes parallèles en ancien français et le français contemporain, l'objectif de cette présentation est de mettre en lumière les conséquences de ce changement typologique et de montrer que le français contemporain recourt à différentes stratégies pour décrire la trajectoire du déplacement : il peut l'exprimer de façon explicite au moyen d'un verbe (ex. *sortir, entrer*) ou, comme trace de l'ancien système, au moyen d'un morphème verbal (ex. *s'en aller, s'envoler*) ou bien de façon implicite en laissant la notion de trajectoire être inférée à partir du contexte. Cet examen nous permettra de mettre en évidence la complexité du jeu dans la construction du sens spatial où différents facteurs – linguistiques, co-textuels et pragmatiques – interagissent et participent

à la représentation des événements spatiaux.

Références :

- Aurnague, M. 2011. How motion verbs are spatial : the spatial foundations of intransitive motion verbs in French. *Linguisticae Investigationes* 341, 1-34.
- Dufresne, M., Dupuis, F. & Tremblay, M. 2003. Preverbs and particles in Old French. *Yearbook of Morphology 2003*. G. Booij & A. van Kemenade (eds.), 30-60. New York : Kluwer Academic.
- Filipović, L. 2007. *Taking about motion. A crosslinguistic investigation of lexicalization patterns*. Amsterdam : John Benjamins.
- Hickmann, M. & S. Robert (eds). 2006. *Space in languages : Linguistic systems and cognitive categories*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Iacobini, C. & Masini, F. 2006. The emergence of verb-particle constructions in Italian : locative and actional meanings, *Morphology* 16 (2), 155-188.
- Iacobini, C. 2015. Particle-Verbs in Romance. In P. O. Müller, I. Ohnheiser, S. Olsen & F. Rainer (eds.), *Word-Formation. An International Handbook of the Languages of Europe*, Berlin/New York : De Gruyter, 626-658.
- Kopecka, A. 2006. The semantic structure of motion verbs in French : Typological perspectives, In M. Hickmann, M. & S. Robert (eds.), *Space in languages : Linguistic systems and cognitive categories*, 83-101. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Kopecka, A. 2009. L'expression du déplacement en français : l'interaction des facteurs sémantiques, aspectuels et pragmatiques dans la construction du sens spatial. *Langages*, 173 (1), 54-75.
- Kopecka, A. 2013. Describing Motion events in Old and Modern French : discourse effects of a typological change. In Goschler, J. & A. Stefanowitsch (eds), *Variation and Change in the Coding of Motion Events*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 163-184.
- Narasimham, B. 2003. Motion events and the lexicon : a case study of Hindi. *Lingua* 113, 123-160.
- Slobin, D. I. 2004. The many ways to search for a frog : Linguistic typology and the expression of motion events. In *Relating events in narrative : Vol. 2 : Typological and contextual perspectives*. S. Strömquist & L. Verhoeven (eds.), 219-257. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.
- Slobin, D. I. 2005. Relating Narrative Events in Translation. In *Perspectives on language and language development : Essays in honor of Ruth A. Berman*, D. Ravid & H. B. Shyldkrot (eds.), 115-129, Dordrecht : Kluwer Academic Publishers.
- Stosic, D. 2001. Le rôle des préfixes dans l'expression des relations spatiales. Éléments d'analyse à partir des données du serbo-croate et du français. *Cahiers de Grammaire* 26, 207-228.
- Strömquist, S. & Verhoeven, L. (eds). 2004. *Relating events in narrative : Typological and contextual perspectives*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.
- Talmy, L. 1985. Lexicalization patterns : semantic structure in lexical form. In *Language typology and semantic description, vol.3 : Grammatical categories and the lexicon*, T. Shopen (ed), 36-149. Cambridge : Cambridge University Press.
- Talmy, L. 1991. Path to realization : A typology of Event Conflation. *Proceedings of the Seventeenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 480-519.

Pour une cartographie des lieux imaginaires : *Environs et mesures* (2011) de Pierre Senges

Chiara ROLLA

Université de Gênes & ARGEC *Atelier de recherche génois sur les écritures contemporaines*

Chiara.Rolla@unige.it

L'œuvre érudite et encyclopédique de Pierre Senges (1968) révèle les échos et les traces d'un univers poétique qui ressemble fortement à un labyrinthe baroque aux jeux de miroirs. Réécritures, parodies, suites, pastiches? Difficile de trouver une définition générique pour des textes qui nouent un rapport renouvelé et subversif avec la littérature et le(s) savoir(s) d'hier et d'aujourd'hui. Beaucoup de ses ouvrages manifestent un goût pour le jeu sur la vérité et le mensonge (*Veuves au maquillage*; *La Réfutation majeure*) et surtout un rapport renouvelé de la littérature au savoir et de la littérature d'aujourd'hui avec celle d'autrefois (*Fragments de Lichtenberg*; *Études de silhouettes*; *Sort l'assassin, entre le spectre*; *Achab* (séquelles)). Pas de table rase chez cet écrivain ni de réécriture classique : ses textes sont une œuvre seconde qui travaille à partir du déjà écrit et qui mettent en scène une bibliothèque foisonnante, riche et sans ordonnancement préétabli, révélant la passion savante et érudite d'un encyclopédiste boulimique. Le procédé de réécriture antiromanesque, ironique, « contre-historique » et « antimythique » exploité par Senges lui permet de proposer à ses lecteurs une façon d'observer le monde en se servant d'un point de vue tout à fait dérisoirement lointain et contradictoire par rapport à la tradition littéraire.

Force est de constater qu'alors qu'ins-tallé dans son laboratoire créatif, qui ressemble beaucoup à la borgésienne biblio-thè-que de Babel, « 'écrivain brouille les réfé-ren-ces, efface les écritures ou leur adjoint ses pro-duc-tions apo-cry-ques. » Listes, inventaires, exploration et exploitation d'archives et de bibliothèques : ce sont des stratégies d'écriture et des espaces que Senges explore et qui suscitent chez ses lecteurs un véritable effet d'étourdissement et de distanciation comparable à celui que des espaces baroques tels que les galeries de glaces et les labyrinthes de miroirs évoquent.

Partition de l'espace dans *Les Âmes grises* de Philippe Claudel

Dorota SIKORA

Université du Littoral Côte d'Opale & UR HLLI (EA 4030)

Dorota.Sikora@univ-littoral.fr

Une lecture intuitive des *Âmes grises* permet de percevoir un rôle particulier que joue l'espace et son organisation dans ce roman. Son caractère éminemment spatial est d'ailleurs explicitement rendu dans le titre de la traduction américaine : *By the Slow River*, syntagme prépositionnel qui exprime un site localisateur.

Notre présentation propose une analyse des procédés textuels et des moyens linguistiques exploités pour organiser l'espace dans l'univers romanesque des *Âmes grises*. On commencera par une analyse de sa structure globale, afin de vérifier si les paramètres déictiques de proximal et de distal s'appuient sur la distance géographique ou plutôt sur le caractère perceptible et connu des éléments matériels qui remplissent l'espace. Après avoir dégagé les caractéristiques spatiales générales, nous nous tournerons vers la description des villes P. et V., en analysant les moyens linguistiques mis en œuvre pour créer un univers circonscrit, contenu dans des limites bien définies. Selon notre hypothèse, cet effet est obtenu par l'emploi systématique des syntagmes nominaux définis, dont la définitude, bien que d'origines différentes, présente les référents spatiaux selon un mode unique et connu. Sur le plan lexical, nous essaierons de montrer quelles caractéristiques sémantiques des lexèmes nominaux décrivant des endroits familiers sont mises à contribution pour morceler l'espace interne de *notre petite ville*.

Reconfigurations des dimensions socio-urbaines de l'espace dans le roman français du XXI^e siècle

Laura Eugenia TUDORAS

Universidad Nacional de Educación a Distancia (UNED), Madrid, Espagne

ltudoras@flog.uned.es

Notre proposition de contribution prétend réaliser une lecture analytique-symbolique de la représentation littéraire de l'espace urbain parisien dans les romans *Les Heures souterraines* (2009) de Delphine de Vigan et *Disparaître* (2013) d'Étienne Ruhaud. L'étude aborde, d'une perspective théorique-critique, l'analyse de concepts tels que : la représentation de l'espace dans le discours littéraire d'un point de vue sociologique ; la représentation de l'espace urbain en tant que configurateur d'identités unifiées qui risquent de se confondre et, plus particulièrement, la configuration littéraire de la ville souterraine, ainsi que des espaces qui délimitent les nouvelles frontières urbaines dans le roman urbain plus récent. De même, l'analyse abordera les formes par lesquelles la métropole acquiert la dimension hostile d'un lieu emblématique de l'atomisation, de l'isolement et de l'individualisation ; d'un scénario qui favorise la formation d'un type particulier de posture psychologique et sociale qui opère avec des codes et des langages propres. Ces codes et ces langages spécifiques profilent des paysages sémiotiques qui, de concert, configurent la ville à niveau symbolique, social, géographique et littéraire. Le processus de création littéraire repère et reprend les codes de l'espace réel, les déchiffre, les interprète et les transforme pour les rendre après à la société, revalorisés et enrichis de nouvelles connotations, des codes ré-signifiés que la fiction reflète comme un miroir de la construction sociale du lieu et de l'espace. Pour conclure, l'étude proposée analysera la représentation de la ville en tant que texte et la représentation de la ville en tant que réflexion sur la réalité socio-urbaine du XXI^e siècle.

Espace, communication, communauté : voyager et vivre ensemble dans la prose narrative contemporaine

Harri VEIVO

Université de Caen & ERLIS, EA 4254

harri.veivo@unicaen.fr

Des récits de voyage *Les autonaves de la cosmoroute* (1983) de Cortazár et Dunlop et *Les passagers du Roissy-Express* (1990) de Maspéro et Frantz aux autobiographies *Journal du dehors* (1993) et *La vie extérieure* (2000) d'Annie Ernaux, de nombreux œuvres de prose narrative se sont donné comme tâche de comprendre l'expérience de l'espace contemporaine des « non-lieux » anonymes et sans histoire et comment cette expérience est médiatisée et façonnée par la technologie de communication (dans un sens large). Ces démarches conduisent souvent à un questionnement réflexif sur les moyens linguistiques et discursifs de la représentation de l'espace, motivant parfois même une mise en question du roman et de la fiction. En même temps, elles interrogent les valeurs et les significations que les espaces portent, ou leur absence, abordant ainsi la question de l'espace comme support d'identité ou de communauté. Dans ma communication, j'analyserai ces questions interconnectées d'espace, de communication et de communautés dans des récits qui mettent au point focal la question du partage – des expériences, des valeurs, et des espaces.

Tous les matins du monde : De l'espace romanesque à l'espace filmique

Carl VETTERS

Université du Littoral Côte d'Opale & UR H.L.L.I, EA 4030

Carl.Vetters@univ-littoral.fr

La relation entre le texte de Pascal Quignard et le film d'Alain Corneau est un cas particulier qui ne relève ni de l'adaptation classique, ni du scénario original. Quand Corneau demande un scénario original pour un film de fiction consacré aux musiciens Sainte-Colombe et Marin Marais, contemporains de Louis XIV, Quignard refuse, mais écrit un roman qu'ils adapteront ensemble.

Le roman, d'un style classique, très sobre – en cohérence avec les idées jansénistes du personnage principal – raconte l'histoire du compositeur Sainte-Colombe qui, après la mort inattendue de sa femme, se retire du monde et de la Cour parisienne pour s'enfermer de plus en plus avec ses deux filles dans sa maison avec jardin à Bièvre. Ce domaine peut être vu comme un espace clos, privatif, d'où au fur et à mesure que le récit avance, les autres, y compris son jeune élève Marin Marais, seront de plus en plus éloignés, jusqu'à ce que Sainte-Colombe s'y retrouve tout seul. La partie la plus privative de cet espace est une cabane en bois que Sainte-Colombe a fait construire dans le jardin, dans laquelle il pratique son art et où lui apparaît le fantôme de sa femme. Durant toute l'intrigue, personne d'autre n'y entre, excepté Marin Marais qui n'y sera admis qu'à la fin du récit quand il aura fini par comprendre le maître.

Le texte de Quignard donne peu d'informations sur l'espace qui est décrit en des termes très généraux. Cette retenue dans la description est cohérente avec l'idée d'un espace privatif dont on veut restreindre autant que possible l'appropriation par le lecteur. L'objectif de cette communication est de montrer, en ce qui concerne l'espace, par quels choix esthétiques et techniques le film traduit l'atmosphère du roman à l'écran. Notre analyse se situera dans le cadre de l'approche phénoménologique de l'espace au cinéma développée par Antoine Gaudin dans *L'espace cinématographique : Esthétique et dramaturgie* (Armand Colin, 2015). Elle traitera en particulier les aspects suivants :

- (i) L'absence presque totale de mouvements de caméra ;
- (ii) la fonction spatiale du récit cadre et de la voix off intradiégétique, absents du roman ;
- (iii) le rôle et l'esthétique des séquences où Sainte-Colombe quitte son espace privatif ;
- (iv) la contribution du son à l'appropriation de l'espace par le spectateur.